

L'auberge des Enfants perdus

Il galope toute la nuit. Au lever du jour ils se retrouvent, son cheval et lui, tout seuls, rompus de fatigue, mourant de faim, sans argent, sans ressource, en pays inconnu. Ils vont droit devant eux, dans un paysage mort, au milieu de rochers gris avec, de-ci, de-là, un arbrisseau malingre.

Pipo se laisse porter, se laisse bercer par la chanson monotone que chantent les sabots de Pipo le cheval sur le chemin de pierre dure. Il pense à la princesse qu'il a vue en rêve... Existe-

t-elle ou non ? La trouvera-t-il un jour ? Il murmure pour lui-même, à moitié endormi :

Princesse Popi
Je veux que tu existes ;
Princesse Popi,
Je serai ton mari.

Pendant plus d'un quart d'heure, il se répète ces quatre vers, calmement, à voix basse, en prenant soin de les rythmer sur les pas du cheval. Ensuite, il se sent mieux, assagi, reposé. Il relève la tête. Il aperçoit alors, sur le bord de la route, à cent mètres de lui, une maison isolée. Il se dirige vers elle. Au-dessus de la porte se dresse un écriteau, en lettres noires sur fond jauné :

AUBERGE DES ENFANTS PERDUS

« Tout à fait ce qu'il me faut ! » pense Pipo.

Il descend de cheval. À peine a-t-il mis pied à terre qu'une femme aux yeux tristes apparaît sur le seuil.

« Bonjour, jeune homme. Qu'est-ce que tu veux ?

— Eh bien voilà, madame : j'ai faim.
— Entre, assieds-toi et mange !
— Seulement voilà, madame, je dois vous prévenir d'une chose : c'est que je n'ai pas d'argent ! »

Mais la femme répond avec placidité :

« Je sais. Les enfants perdus n'ont jamais d'argent. Entre, assieds-toi et mange.

— Mais comment est-ce que je vais vous payer ?

— Tu me paieras avec une histoire. Moi, j'aime les histoires. Connais-tu des histoires ?

— Oh ! pour ça, oui, madame !

— C'est très bien, dit l'hôtesse. Entre, assieds-toi et attends-moi : je m'occupe de ton cheval et je reviens. »

Pipo n'hésite plus : il entre dans l'auberge. À peine franchi le seuil, il se trouve dans une grande salle carrée, carrelée, bien éclairée, avec un bar dans le fond et une multitude de petites tables de bois dur. À chaque table ou presque est assis un client solitaire, silencieux, le dos rond, et chaque client regarde, d'un air accablé, un gros couteau de boucher planté en face de lui dans le bois de sa table.

« Bonjour, messieurs-dames ! » dit Pipo en entrant.

Mais personne ne répond. Seul un jeune homme habillé de noir jette un regard vers lui, un regard bref et morne, et se replonge aussitôt dans la contemplation de son couteau.

« À quoi jouent-ils ? » songe Pipo, plutôt surpris de cet accueil.

Il cherche des yeux une table libre, en trouve une et s'assied. Dans cette table, comme dans toutes les autres, est planté un couteau, un gros couteau à découper au manche clouté de cuivre. Pipo le regarde curieusement, avec une sorte

d'inquiétude. Quelques minutes s'écoulent ainsi, dans un profond silence. De temps à autre, un des clients pousse un profond soupir.

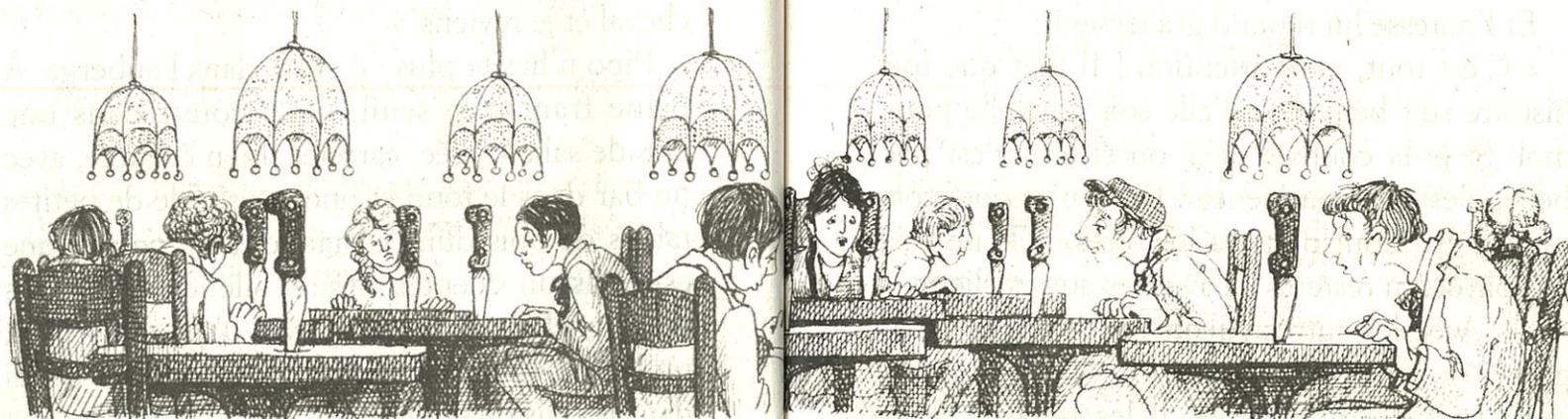
Enfin la patronne entre et demande à Pipo :

« Aimes-tu le pot-au-feu ? »

— Oh ! oui, madame, répond Pipo.

— C'est bon. Un peu de patience. »

Au bout de cinq minutes, elle lui sert d'abord un bon bol de bouillon avec du pain grillé, puis un morceau de bouilli avec du gros sel et deux ou trois cornichons au vinaigre, le tout garni d'une bonne portion d'excellents légumes : carottes, navets, poireaux, céleris et pommes de



terre. Enfin, elle lui donne un morceau de fromage blanc et une poire bien juteuse. Le repas, accompagné de pain blanc, est arrosé d'un petit vin de pays, tout jeune, faible en alcool, mais qui sent bon le jus de raisin. Quand Pipo a fini, l'hôtesse lui demande :

« Alors, c'était bon ? »

— Oh ! oui, madame.

— Tu as bien mangé ?

— Oh ! oui, madame.

— Tu n'as plus faim ?

— Oh ! non, madame.

— C'est bien. Alors maintenant, paie-moi.

Raconte-moi une histoire.

— C'est tout ? » demande Pipo.

Et l'hôtesse lui répond gravement :

« C'est tout, mais attention ! Il faut que ton histoire soit belle, et qu'elle soit nouvelle pour moi. Si je la connais déjà, ou si elle n'est pas belle, c'est à recommencer. Et tu n'as que trois essais ! Au bout de trois histoires, si je ne suis pas payée, tu resteras ici avec les autres clients ! »

— Avec les autres clients ? » dit Pipo, intrigué.

Et tout en disant cela, il les regarde. Eux

cependant, sans bouger, sans même tourner la tête, poussent ensemble un long soupir. Pipo se retourne vers l'hôtesse :

« Pourquoi ne s'en vont-ils pas ? »

— Essaie toi-même de t'en aller », dit-elle.

Pipo essaie – mais rien à faire ! Il ne peut plus se lever. Il est comme collé à sa chaise.

« Qu'est-ce qui m'arrive ? » demande-t-il.

La femme hoche la tête, d'un air songeur et mélancolique :

« C'est le couteau, dit-elle.

— C'est le couteau qui m'empêche de me lever ? »

— Oui.

— Et si je l'arrache ?

— Essaie de l'arracher ! »

Pipo empoigne le couteau, il tire – rien à faire ! Il essaie de le faire jouer, de gauche à droite d'abord, puis d'arrière en avant, pour faire glisser la lame qui est prise dans le bois, il essaie même de la casser en forçant de côté... Il doit y renoncer.

Alors la femme attrape une chaise, s'assied en face de lui, met sa tête dans ses mains et ses

coudes sur la table, le regarde dans les yeux et lui demande gentiment :

« Raconte, maintenant, je t'écoute. »

Pipo se recueille un peu, fouille dans sa mémoire, et se rappelle un vieux conte russe que la reine sa mère lui a raconté.

« Un conte russe, pense-t-il, ce n'est pas si commun. Cette femme-là ne le connaît sans doute pas ! »

Et il se met à raconter l'histoire du Chagrin.

14

Histoire du Chagrin

Il y avait une fois, dans un village de Russie, deux paysans qui étaient frères. Le premier était riche, le second était pauvre. Le riche avait une belle maison et invitait souvent les marchands de la ville. Le pauvre, lui, gîtait dans une vieille cabane à demi enterrée, avec ses enfants et sa femme.

Un beau matin, le pauvre va trouver son frère :

« Donne-moi du pain, dit-il, mes enfants pleurent. »

Le riche lui répond :

« Travaille huit jours chez moi, et je te donnerai du pain.

— C'est entendu », dit le pauvre.

Il se met au travail. À la fin de la semaine, son frère lui donne du pain et lui dit :

« Va porter ça chez toi et reviens ce soir avec ta femme. Je vous invite à une petite fête.

— Mais nous n'avons pas de quoi nous habiller !

— Ça ne fait rien. Venez comme vous êtes. »

Ce même soir, le pauvre revient avec sa femme. La maison est pleine de riches paysans, coquettement habillés, et aussi de bourgeois de la ville prochaine. Le riche reçoit très gentiment son frère et sa belle-sœur, il leur fait prendre un siège, et puis... il les oublie. Les autres invités mangent, boivent, rient, chantent, s'amuse... mais eux, personne ne pense à leur offrir à manger ni à boire, personne ne s'occupe d'eux.

Un peu après minuit, chacun rentre chez soi. Les autres invités, très gais, repartent en traîneau, à grand bruit de clochettes, cependant que le pauvre et sa femme s'en vont à pied, le ventre vide.

« Bah ! ce n'est rien ! dit le pauvre. Nous avons

tout de même passé une bonne soirée, bien au chaud, dans une belle maison, à écouter chanter les autres... Au fait, si nous chantions un peu, nous aussi ?

— Grand merci ! dit sa femme. Chante tout seul, si tu veux, mais ne compte pas sur moi ! »

Et le pauvre se met à chanter. Mais voilà qu'en



chantant, au lieu d'entendre une voix — la sienne — il en entend deux. Il s'arrête, surpris, il demande à sa femme :

« C'est toi, femme, qui chantes avec moi ? »

— Tu me prends pour une folle ! dit la femme en colère. Comme si j'avais envie de chanter ! »

Le pauvre recommence... Il n'y a pas de doute : il entend bien deux voix. Il regarde à sa droite, personne. Il regarde à sa gauche, personne. Il se retourne alors et voit derrière lui un vieil homme à l'air triste, aux habits sales et déchirés, qui lui ressemble comme un frère. Le pauvre n'a jamais vu cet homme, et pourtant il le reconnaît tout de suite. Il lui demande :

« C'est toi, Chagrin ? »

Et le Chagrin répond :

« C'est moi, frère. À partir de maintenant, je te suivrai partout. »

Du coup, le pauvre ne chante plus. Il rentre à sa cabane et se couche. Le lendemain, en se réveillant, la première chose qu'il voit, c'est le Chagrin, assis à son chevet, et le Chagrin lui dit :

« Allons, frère, viens boire un coup.

— Mais je n'ai pas d'argent !

— Tu n'as pas d'argent, non, mais tu as un manteau. Vends-le. »

Le paysan vend son manteau et boit l'argent au cabaret. Le lendemain, au réveil, le Chagrin lui dit encore :

« Allons, frère, viens boire un coup.

— Mais je n'ai pas d'argent !

— Non, mais tu as un traîneau. Vends-le. »

Le paysan boit son traîneau comme il a bu le manteau.

Le troisième jour le Chagrin recommence :

« Allons, frère, viens boire un coup.

— Mais je n'ai pas d'argent !

— Non, mais ta femme a une robe de rechange... »

Le pauvre boit, ce jour-là, la robe de sa femme, et puis, les jours suivants, ses meubles, ses outils, les nippes de ses enfants... de sorte qu'un beau jour il n'y a plus rien dans la maison.

Le lendemain matin, le Chagrin lui dit, comme de coutume :

« Allons, frère, viens boire un coup.

— Cette fois, répond le pauvre, je n'ai plus rien du tout. Ma femme n'a plus rien. Mes enfants n'ont plus rien...

— En ce cas, dit le Chagrin, prends un sac et suis-moi. »

Et il l'emmène très loin dans la forêt, près de la Pierre qui bouge.

« Soulève cette pierre », dit-il.

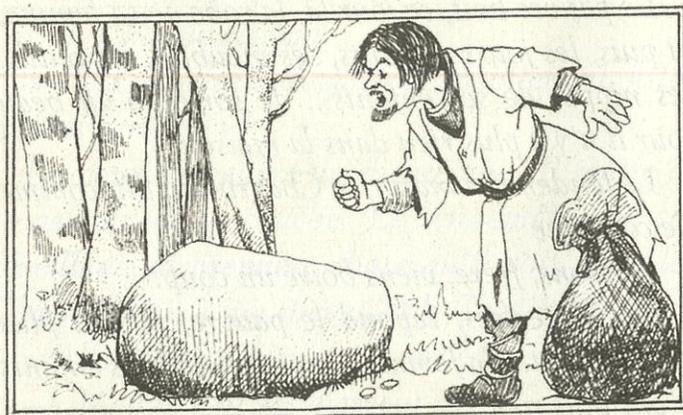
À grand effort, le paysan soulève la pierre, et découvre un grand trou, rempli de pièces d'or.

« Emplis ton sac, dit le Chagrin.

— D'accord, dit le paysan. Mais toi, descends dans le trou et envoie-moi les pièces, ça ira plus vite.

— Comme tu veux », dit le Chagrin.

Il descend dans le trou et il envoie les pièces.



Lorsque le sac est plein, comme il veut remonter, le paysan lui dit :

« Encore une poignée, que je remplisse mes poches ! »

Le Chagrin se baisse pour ramasser une dernière poignée d'or... mais à ce moment-là le paysan replace la pierre sur le trou en s'écriant :

« Maintenant, maudit, tu ne me feras plus boire ! »

Puis il charge le sac sur son dos et reprend le chemin de sa cabane.

Le sac a beau être lourd, il ne lui pèse guère ! Le pauvre est si joyeux qu'il se met à chanter tout seul. Mais à peine a-t-il commencé qu'il s'arrête,



surpris. Au lieu d'entendre une voix — la sienne — voilà qu'il en a encore entendu deux ! Il regarde à sa droite, personne. Il regarde à sa gauche, personne. Il se retourne alors et voit derrière lui un jeune homme à l'air gai, qui lui ressemble comme un frère, avec une blouse rouge brodée et une fleur sur l'oreille. Il ne l'a jamais vu, pourtant il le reconnaît. Il lui demande :

« C'est toi, Bonheur ? »

— C'est moi.

— Pourquoi viens-tu si tard ? »

Et le Bonheur répond :

« C'est que, moi, je ne suis pas un bonheur de paysan : je suis un bonheur de bourgeois. Maintenant que tu es riche, va t'installer en ville et fais-toi commerçant. Je ne te quitterai plus. »

Le paysan quitte sa cabane avec toute sa famille et va se fixer en ville. Un an plus tard, il est devenu un riche marchand.

Un jour qu'il est dans sa boutique, il voit passer dans la rue son frère, le paysan riche. Il l'appelle aussitôt et se fait reconnaître :

« Merci encore, mon frère, pour le pain que tu m'as donné ! Si tu veux, viens ce soir : nous souperons ensemble ! »

Ce même soir, le riche revient et soupe avec son frère. Il devrait se réjouir avec lui, mais non ! Tout au contraire, il meurt de jalousie ! Il lui demande insidieusement :

« Tu as donc fait fortune ? »

— Eh oui !

— Mais comment as-tu fait ?

— Ça, je ne veux pas le dire ! »

Mais le paysan insiste, il lui remplit son verre, le fait boire, l'enivre, l'assaille de questions. À la fin, de guerre lasse, le marchand lui répond :

« Eh bien voilà : je suis allé dans la forêt, et j'ai enterré mon chagrin sous la Pierre qui bouge... »

Le lendemain, le méchant riche se met en route pour aller délivrer le chagrin de son frère. Il va loin, loin dans la forêt, jusqu'à la Pierre qui bouge. À grand effort il la soulève... mais à peine l'a-t-il écartée que le Chagrin furieux lui saute à la gorge en criant :

« Ah ! Brigand ! Je te tiens ! Tu as voulu m'enterrer, moi, ton fidèle ami ! »

— Mais ce n'est pas moi ! crie le paysan. C'est mon frère qui t'a enterré ! Moi, au contraire, je viens te délivrer ! »

Le Chagrin, tout surpris, cesse de le secouer :

« Et pourquoi donc viens-tu me délivrer ?
— Pour que tu retournes avec mon frère... »,
dit le paysan riche.

Le Chagrin fronce les sourcils :

« Eh bien, non ! répond-il. Ton frère est un
ingrat, je ne veux plus le voir. Et puisque tu m'as
délivré, c'est avec toi que je resterai, pour te prou-
ver ma reconnaissance, et je ne te quitterai
plus ! »

Et voilà le mauvais frère qui revient chez lui,
la tête basse, et le Chagrin sur ses talons. Il fait si
triste mine que ses enfants le reconnaissent à
peine. Et le lendemain, à son réveil, la première
chose qu'il voit, c'est le Chagrin, assis à son che-
vet, qui lui dit :

« Allons, frère, viens boire un coup... »